Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 24 (1879)

Heft: (12): Revue des armes spéciales : supplément mensuel de la Revue Militaire Suisse

Artikel: Observations générales sur la guerre d'Orient et sur la campagne de Roumélie en 1877-78

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-335038

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE DES ARMES SPÉCIALES

Supplément mensuel de la REVUE MILITAIRE SUISSE, n° 12 (1879.)

Observations générales sur la guerre d'Orient et sur la campagne de Roumélie en 1877-78.

Le dernier volume[1] de l'ouvrage du colonel Lecomte sur la « guerre d'Orient » qui vient de paraître renferme entr'autres un important chapitre d'observations générales et spéciales sur cette guerre et sur ses perfectionnements en matière d'art militaire, notamment en ce qui concerne le tir au fusil à grande distance. Ce chapitre ayant été très-remarqué par les militaires studieux, nous croyons devoir le reproduire en entier ci-dessous; cela d'autant plus que l'édition se trouvant à peu près épuisée, et l'auteur étant trop occupé maintenant pour pouvoir en publier une nouvelle, cet ouvrage est pour le moment assez rare en Suisse.

Il convient de noter que le chapitre que nous allons citer, qui est le XXIII et dernier, vient immédiatement après l'esquisse historique des événements, et qu'il complète, au point de vue de la discussion des lignes d'opérations, le chapitre XVI, qui avait suivi le récit des premières opérations devant Plevna et dans les Balkans jusqu'au commencement du mois d'août 1877. On se rappellera peut-être que dans ce chapitre XVI l'auteur estimait, ainsi que son collègue belge Vandewelde, que les Russes en envahissant la Bulgarie par une double ligne d'opérations, soit une principale par Simnitza-Plevna-Shipka, et une auxiliaire par Braïla et la Dobrutscha, n'avaient pas fait le choix le plus convenable; qu'en prenant une seule ligne d'opérations et la plus directe par Galatz, Rassova, Ravadi droit sur Andrinople, moyennant, bien entendu, les diversions de droite et de gauche, ainsi que les réserves et corps d'observation convenables sur la ligne même, ils eussent abrégé et simplifié leur tâche, sans rencontrer plus de difficultés que par les lignes d'invasion en ziz-zag de Ploiesti-Simnitza-Plevna-Shipka ou de Plevna-Sophia, de 10 et 20 marches plus longues que la première.

Ce bilan des lignes d'opérations rappelé, abordons le chapitre final susindiqué :

« Le passage des Balkans en plein hiver, dit l'auteur, par les troupes de Gourko, de Karzof et de Radetzki, avec environ 140 mille hommes, 5000 chevaux, 200 canons, est sans contredit une belle opération de tactique et de logistique, un héroïque tour de force, une campagne qui, par les difficultés matérielles vaincues, surpasse de beaucoup le passage justement célèbre du Grand St-Bernard par les soldats français de 1800. D'autre part, il est loin de valoir ce dernier au point de vue stratégique.

Tandis que Bonaparte débouchait en plein sur les derrières de Mélas, Gourko, le premier au sud des Balkans, n'arrivait que sur

[1] Soit 2e partie du tome II. Voir aux annonces.

l'aile gauche du front turc, dont la base principale, Andrinople ou Constantinople, était à l'aile opposée. C'est donc par la gauche du front russe, et non par la droite, que le passage du Balkan aurait dû être ordonné pour avoir une valeur stratégique à peu près égale à la belle combinaison de 1800. Le mouvement eût été possible, croyons-nous, par Slivno ou Tvardiza aussi bien que par les défilés des monts de Wratetsch, et une fois arrivé dans la plaine, vers le chemin de fer de Jénizara à Hermanli, il eût été bien plus profitable. Les positions des défilés de l'ouest ainsi que celle de Sofia auraient dû tomber sans coup férir.

Mais dès qu'on en avait décidé autrement, dès qu'on envoyait Gourko faire le grand détour d'Arabkonak et Sofia au lieu de reprendre simplement sa route du mois de juillet, on aurait dû tout au moins lui laisser le temps d'accomplir sa course, en l'activant le plus possible, il est vrai, avant de faire procéder aux autres passages ; c'est-à-dire que les trois principales colonnes des Balkans auraient dû passer *successivement*, et non *simultanément*. Pour faire tomber la ligne de défense turque des Balkans, pas n'était besoin de la percer sur trois points à la fois; un seul suffisait; il décidait du sort de tous les autres. Gourko, en descendant la plaine de la Maritza, suivi de réserves convenables et se concentrant successivement, à mesure qu'il assurait sa gauche, à Tatarbasardjik, à Philippopoli, à Hermanli, eût récolté les défenseurs de Schipka et autres cols, tout aussi bien et à meilleur compte que ne le firent Radetzki et ses lieutenants Mirski et Skobelef. Enfin si l'on tenait à capturer la garnison de Schipka sur ses positions mêmes, tout en forçant ce passage avec fanfares et batailles, on aurait dû se borner à celui-là seul, en y consacrant plus de forces encore, et s'abstenir de celui accompli par le général Gourko.

Il semble que dans ce passage des Balkans il y eut, de la part des divers corps russes, plutôt un noble et ardent steeple-chase qu'une combinaison stratégique rationnelle. Ce qui a été fait a donné, il est vrai, de beaux résultats, mais avec une perte de cinq à six mille hommes et des risques de pertes plus grandes encores, qui eussent pu être évités sans diminuer en rien, tout au contraire, les résultats obtenus, que nous sommes d'ailleurs les premiers à admirer.

Divers critiques ont blâmé l'état-major russe de n'avoir pas amené d'emblée plus de troupes au sud des Balkans et d'avoir laissé plus de cent mille hommes dans la région du Danube. Nous ne saurions partager cet avis.

Tant que les Turcs tenaient encore fermement tout le quadrilatère et toutes leurs places fortes de la Bulgarie, dont aucune n'avait capitulé, il eût été fort imprudent de la part des Russes de dégarnir complétement cette région. Il ne fallait qu'une bonne inspiration à Schumla ou à Routschouk pour compromettre gravement le mouvement du grand-duc Nicolas vers le sud. Une énergique offensive des pachas du quadrilatère sur la gauche de l'entreprise russe, vers Tirnova ou sur ses revers, aux ponts du Danube, aurait pu jeter un singulier désarroi dans les opérations des Balkans.

L'état-major russe fit donc très bien, même en face d'un adver-

saire dont l'impuissance d'offensive était connue, de se mettre sur ses gardes; car cette impuissance ne tient qu'aux traditions et aux routines des pachas, non à leurs troupes, lesquelles, au contraire, supportent parfaitement les marches et les privations propres aux offensives de ce genre.

C'est même en cela que s'est produit, à notre humble avis, la plus grande faute qu'on puisse reprocher aux opérations turques dans leur ensemble. La Sublime-Porte, Dari-Choura ou pachas en campagne, n'a pas su ou n'a pas pu tirer parti de son admirable échiquier, établi cependant depuis si longtemps et à tant de frais.

Le quadrilatère du Danube était non-seulement un complément de la ligne de défense du fleuve, mais une base d'opérations, un pivot stratégique, fournissant entr'autres une formidable position de flanc contre une attaque de la ligne de défense des Balkans venant du Danube. Cette attaque-là ne devait pas être permise par le quadrilatère; elle pouvait être, en tous cas, durement châtiée, et d'autant plus que les troupes russes auraient été plus engagées vers le sud.

De celles-ci le gouvernement ottoman n'avait rien à redouter immédiatement, à part l'effet moral de l'invasion. Tant qu'il disposait de forces considérables dans le quadrilatère bulgare d'une part, dans la région Constantinople-Andrinople d'autre part, et qu'il restait maître de la mer, toutes choses encore en sa pleine possession en décembre 1877, sa situation n'avait rien d'alarmant. Il ne fallait qu'une ou deux bonnes journées, comme les armées turques en avaient eu quelques-unes, pour rétablir complétement des affaires. Même en devant abandonner Andrinople, la situation des Turcs ne serait pas sensiblement aggravée; car l'isthme de Constantinople, soutenue par mer comme elle pouvait l'être, au moyen de la flotte et défendue sur terre par une centaine de mille hommes, peut braver les armées du monde entier.

Le gouvernement ottoman fut donc mal inspiré, selon nous, en faisant replier ses forces du quadrilatère sur Andrinople. Il eût mieux fait de les y laisser tout entières, mais avec des ordres précis d'offensive énergique, et de former des armées de réserve d'Andrinople et de Constantinople avec les troupes des Balkans, de Shipka notamment, et des détachements divers.

On ne peut d'ailleurs discuter, tant elle est au-dessous de toute critique, la ténacité ou la nonchalence avec laquelle les défenseurs de Schipka se laissèrent prendre dans leur nasse. Avec un service de sûreté seulement de vigilance moyenne, ils eussent dû savoir dès le 1er ou 2 janvier ce qui se tramait contre eux, et se replier en toute hâte sur le sud, comme l'avaient fait leurs collègues d'Arabkonak, de Tashkissen, de Kapucic, si bien échappés aux tenailles de Gourko.

Il est vrai que le système de défense du territoire ottoman que nous venons d'esquisser demandait une force morale de la part des autorités et des populations civiles et militaires, qui faisait totalement défaut à fin décembre 1878 et en janvier 1879. Mais on peut croire aussi que le spectacle douloureux et alarmant des troupes en

retraite, plus tard en débandade, n'a pas été sans influence sur la démoralisation qui s'emparait du pays à mesure qu'il était foulé ou seulement menacé par l'invasion moscovite. Raison de plus pour disposer d'entrée les mouvements des troupes de défense de manière à ne pas leur faire faire plus de retraite que de nécessité. C'est bien dans un tel but que depuis de longues années on avait considérablement renforcé le quadrilatère, la flotte, les défenses des abords de Constantinople par terre et par mer. Quand vint le moment d'en tirer parti au moyen de dislocations et d'opérations correspondantes des corps d'armée actifs, celles-ci firent complétement défaut, et tout le reste, malgré tant de sacrifices, et à cause même de ces sacrifices, devint plus nuisible qu'utile. Grand enseignement de politique militaire et de stratégie, sur lequel on ne saurait trop appeler l'attention des hommes d'état chargés de responsabilités en matière d'élaboration de plans de campagne et de fortifications, plans surgissant de plus en plus nombreux de nos jours en tous pays.

Un sujet plus spécial et non moins instructif a été soulevé de nouveau par divers événements de la campagne et notamment par quelques rapports officiels russes. C'est celui des feux d'infanterie à grande distance, qui a beaucoup occupé la presse militaire allemande il y a deux à trois ans, et de la prédominance qu'ils auraient reprise sur les feux de l'artillerie. Le général Zeddeler, un des vaillants combattants de la garde impériale russe, a traité ce sujet dans une brochure [1], et l'on sait que nous l'avons aussi abordé a propos du siége de Plewna, à la fin de notre chapitre XX, entr'autres par une intéressante citation de notre ami et collègue Wandewelde. On aura remarqué que l'auteur conteste, comme trop absolue, l'opinion du général Skobelef disant que l'artillerie n'est plus rien, en regard des nouveaux fusils, dans le combat en rase campagne; et nous admettons sans peine la manière de voir de l'officier belge. Nous ne saurions même pas nous ranger d'une manière absolue à la glorification de « l'ère nouvelle » du tir d'infanterie aux grandes distances, c'est-à-dire à plus 1000 mètres, faite par les généraux Zeddeler et Skobelef, tout en reconnaissant que puisque ce tir se pratique en fait à la guerre, accidentellement ou intentionnellement, et qu'il a produit parfois de bons résultats, on fait très bien de l'exercer aussi en temps de paix, comme cela a lieu depuis deux ou trois ans dans les principales armées de l'Europe.

Déjà depuis une quinzaine d'années l'efficacité reconnue des fusils rayés de petit calibre à cartouche métallique a marqué de grands changements dans la tactique; cela surtout en Russie, où l'on était naguère encore fort imbu du célèbre adage de Souvarof s'appliquant à ses grandes masses : « La balle est folle, la bayonnette seule est sûre. »

Les expériences des quinze dernières années en Europe et aux Etats-Unis ont relégué cet adage à l'arrière-plan, et les nouveaux règlements d'infanterie russe, calqués comme tant d'autres sur ceux

[1] Quelques expériences tactiques de la dernière guerre russo-turque 1877-1878. Traduit du russe.

de la Prusse, l'ont aussi démonétisé. La guerre de 1870-71 et les perfectionnements auxquels elle a donné lieu ont fait faire un pas de plus dans le même sens. Des Chassepots français ont tiré utilement jusqu'à des distances inconnues précédemment à l'infanterie, c'est-à-dire jusqu'à 1500 mètres, souvent, il est vrai, plutôt par excitation et précipitation des soldats que par ordre des chefs, souvent aussi sans grands résultats[1].

Dès 1871 les Prussiens voulurent avoir un fusil égal en portée au fusil français et ils adoptèrent le Mäuser, ainsi que des exercices réguliers jusqu'à 1500 mètres.

Les Français surenchérirent en créant le fusil Gras et des exercices jusqu'à 1800 mètres, après de minutieuses études comparatives. En Autriche et en Angleterre, on avait fait des progrès analogues; en Russie, en Italie, en d'autres pays encore, on était en voie de les faire.

Ainsi toutes les expériences ou les exercices de paix des diverses armées, depuis 15 ans, ont établi la puissance incontestable des feux d'infanterie jusqu'à des distances d'abord de 500, puis de 800, de 1000, de 1200, de 1300, 1400, enfin de 1500 à 1600 mètres. Chaque année les progrès techniques ajoutent une centaine de mètres aux portées *efficaces* des fusils modernes, dont plusieurs ont des portées *totales* de 3000 mètres.

Cette conquête progressive de la portée efficace du fusil sur celle à toute volée ira-t-elle jusqu'à le faire rivaliser avec l'artillerie de campagne ?... Grâce aux merveilleuses inventions qui illustrent notre époque on n'ose plus parler d'impossibilité. En attendant, l'égalité des deux tirs n'existe pas encore. Il n'y a pas, pour le moment, de facteur nouveau, mais accroissement continuel d'un facteur connu, et l'on n'oserait déduire de la différence de 6 à 700 m. au profit du fusil actuel, que le tir de l'artillerie de campagne ait moins de valeur aujourd'hui qu'il ne lui en a été attribué en 1870. Dans ces termes comparatifs la question n'est pas facile à résoudre.

Tout d'abord il s'agirait de s'entendre sur la valeur exacte des mots « grande distance » appliquée au tir au fusil, valeur essentiellement variable. Est-ce au-delà non-seulement de 1000 mètres, mais même de 1600 mètres, qui est la plus grande distance admise actuellement par les praticiens[2]. Est-ce pour tirer sur des régiments, des

[1] « Dans presque toutes les batailles et combats de 1870-71, dit un spécialiste français distingué, M. le commandant d'infanterie de marine Ortus, ancien capitaine de tir, nos troupes ont constamment fait usage du feu à volonté, à des distances de 1200 à 1500 mètres. Elles ont quelquefois infligé à l'ennemi des pertes sensibles avant qu'il ait pu faire usage de son feu. Les Allemands avouent ces pertes, mais leur marche en avant se poursuivait quand même, et ils nous faisaient, à notre tour, subir des pertes considérables aux distances rapprochées. » *Journal des sciences militaires* de septembre 1877).

[2] L'*instruction sur le tir du 15 novembre* 1877 pour l'armée allemande porte les exercices jusqu'à 1600 mètres, et le fusil Mauser, dont la portée totale va jusqu'à 3000 m., a été gradué jusqu'à 1600 mètres. En Autriche et en France on a aussi allongé les distances dans la même proportion.

bataillons, des compagnies, des individus? sur des buts fixes ou mobiles? le tireur étant en position et à couvert ou en rase campagne? Il faudrait avoir des données exactes sur ces divers facteurs et des données analogues sur les feux adverses de l'artillerie de campagne, pour arriver seulement à poser le problème d'une manière rationnelle. Et une fois posé et tranché en faveur d'une ou de l'autre arme en thèse générale, resterait à examiner si la partie condamnée n'aurait pas la ressource de compenser son infériorité par d'autres formations et positions. Le problème à poser variera donc selon les circonstances et ne peut être tranché d'une manière générale et absolue.

Les éléments qui le constituent semblent d'ailleurs offrir encore beaucoup d'indications vagues ou contradictoires.

D'abord les fusils russes, soit Krnca soit même Berdan, n'étaient pas, paraît-il, du meilleur type, puisque Skobelef trouva avantageux de les faire remplacer, quand il le put, et notamment devant Senovo et Shipka, par des Peabodys enlevés à ses adversaires. Or les Peabodys turco-américains, bien qu'excellents fusils de guerre, n'ont pas la grande portée des Martinis-Henrys dont beaucoup de nizams étaient armés, ni celle des Berdans du dernier modèle.

Quant aux fusils russes ordinaires Krnca et Karl, qui sont, croyons-nous, d'anciens fusils à gros calibre (15^{m}24) transformés à chargement par la culasse, nous ignorons leur portée exacte, tout en admettant sans difficulté qu'elle soit moindre que celle du Peabody.

Les Russes pouvaient donc dire avec quelque raison que leurs fantassins étaient moins bien armés pour le tir à grande distance que le fantassin turc; mais ils vont trop vite en besogne en concluant, de là, à un changement fondamental dans la tactique de l'infanterie.

Il n'est point encore prouvé que la tactique en général comme la tactique de l'infanterie en particulier, ait à se préoccuper beaucoup d'un tir au fusil de plus d'un kilomètre, distance qui dépasse déjà les aptitudes des trois quarts des bons tireurs de tous pays; et si cela est prouvé, il semblerait plus avantageux, puisqu'on ne tire à ces distances qu'approximativement et par masses sur des masses, de remplacer les tireurs par des mitrailleuses.

Notons, pour points de comparaison, que la portée efficace du Vetterli suisse actuel est de 1000 mètres au maximum avec hausse correspondante [1]; du Vetterli italien 2 à 300 m. de plus; celle du fusil prussien Maüser 1500 m. avec hausse jusqu'à 1600 m.; celle des fusils Werder (Bavière) et Werndt (Autriche) 1400 à 1500 m. avec hausse à graduation moindre; celle du Martini-Henry 1600 m. avec modeste hausse à 1200 yards (environ 1100 m.); celle du fusil français Gras 1500 m. avec rallonge de hausse jusqu'à 1800 m.; celle du dernier modèle Berdan 1500 m. avec hausse de 1500 pas. Aucune armée n'a encore osé estimer la portée efficace de ses fusils à plus de 1800 m., et nous pensons que sur cette immense portée, il y en

[1] Un dernier modèle (Ordonnance du 30 avril 1878, parue fin mars 1879) a reçu plusieurs perfectionnements notables, entr'autres une hausse jusqu'à 1200 m. correspondant à un tir encore très efficace à cette distance. La portée totale est de 2700 mètres.

a environ la moitié, soit jusqu'à 800 ou 1000 m., pour les circonstances nécessaires et ordinaires de la guerre, et le surplus pour le luxe, pour les exceptions ou les particularités. Nous ne saurions assurément blâmer les grands Etats militaires de faire entrer ces particularités dans leur budget normal et dans des suppléments à leur tactique, comme l'ont fait surtout la Prusse et la France dans ces derniers temps, ou comme l'avait fait l'Angleterre précédemment et avec plus de prévoyance par son fusil Henry-Martini; mais nous comprenons que de petits Etats, comme la Suisse, la Suède[1], le Danemark, hésitent à faire les frais d'un changement presque total d'armement pour établir leur tactique de tir sur des distances normales de plus de 1000 mètres.

Avouons cependant que la question se pose aujourd'hui avec une certaine perplexité pour les armées qui, comme l'armée suisse par exemple, se croyaient dotées du fusil le plus perfectionné pour toutes les circonstances de la guerre et qui se voient dépassées par des armes d'Etats voisins de portée presque double.

Notons encore, au moins comme consolation, en attendant mieux, que les récits russes qui ont de nouveau soulevé le problème, sont loin d'être d'accord dans leurs indications. Tandis que Skobelef a vu dans quelques coups de fusil de belle précision, un entr'autres frappant, à longue (mais inconnue) distance, le capitaine Kuropatkin devant Senovo, des preuves évidentes à l'appui de son opinion, voici le général Totleben qui, au contraire, signale le fait, assurément remarquable, que les Turcs ne se donnaient pas la peine de viser.

« Les positions turques, dit-il dans une lettre rendue publique[2], étaient très fortes et bien soutenues... Le feu de l'infanterie projetait une grêles de balles à une distance de plus de 2 kilomètres. Les efforts les plus héroïques de nos troupes restaient sans résultats, et des divisions de plus de 10,000 hommes se trouvaient réduites à un effectif de 4 à 5000. Cela tenait à ce que les Turcs ne se donnaient pas la peine de viser, mais, cachés dans leurs tranchées, ils chargent sans s'arrêter. Chaque Turc a 100 cartouches sur lui, et à côté une caisse de 500 cartouches. Seuls, quelques tirailleurs habiles pointent sur les officiers. Les tranchées étaient établies à plusieurs étages; les redoutes avaient, sur les points les plus importants, trois lignes de feu.... Le feu de l'infanterie turque produit ainsi l'effet d'une machine roulante qui jette incessamment des masses de plomb à de grandes distances. »

[1] En Suède et Norvége un comité spécial a décidé, après études comparatives minutieuses en 1877 et 1878 de 16 modèles, des systèmes Maüser, Gras, Berdan 2, Peabody-Martini, Enwall, Jarmann, Pieri, Krag-Petterson, Vetterli, Unge-Klintberg, Larsen, Dreyse (rotation), Timner, Gerike, Lee, Josly-Tomes, études qui ont porté surtout sur les huit premiers modèles, d'adopter, en remplacement du Remington actuel, le système Jarmann, du calibre de 10mm15, tirant régulièrement à 1500 et 1600 m. une balle de 21 gr. 85 avec une charge de 4 gr. 46; cartouche métallique à inflammation centrale.

[2] Au général Bialmont, inspecteur général du génie belge. Voir *Revue militaire de l'Etranger* (de Paris) n° 400 (27 août 1878) et *Revue militaire Suisse* (de Lausanne) n° 12 de 1878.

Si les Turcs, en tirant sans viser, ont pu abîmer des divisions à plus de 2 kilomètres, ils ont certainement inauguré « une ère nouvelle » en fait de tactique, puisque même les armes à hausses extrêmes actuelles resteraient en arrière de plus de 200 à 300 mètres; ce qui mettrait au rebut les fusils les plus perfectionnés de toutes les armées du monde. Mais nous craignons d'apprendre en y regardant de près que les prodiges signalés par les rapports des vainqueurs de Plevna tiennent moins au perfectionnement du tir turc qu'à d'autres causes moins louables. Qu'une division se laisse surprendre par une grêle de balles perdues ou parties de couverts trop éloignés pour être visibles, c'est un accident qui peut se produire dans les meilleures armées deux ou trois fois. Au-delà, ce n'est plus de l'accident, mais de la négligence dans le service des états-majors et des reconnaissances.

Ce qui est certain d'autre part, c'est que les Turcs n'ont point craint de brûler beaucoup de munitions et qu'on n'a pas constaté que leurs fantassins en aient souvent manqué.

Aussi l'on est généralement d'accord, dans les états-majors européens qui ont suivi les évènements de la Guerre d'Orient, d'imiter en cela les Turcs, d'augmenter le nombre des munitions des hommes et des parcs de ligne et de faire tirer l'infanterie aux plus grandes distances possibles, sans trop se préoccuper du « gaspillage des munitions » signalé jadis comme un grave défaut.

Entr'autre des officiers anglais fort distingués [1] estiment nécessaire d'apporter aux usages et règlements actuels quatre améliorations principales, comme suit :

1° Amener les fantassins à utiliser la plus grande portée possible de leur arme, problème à la fois technique, en ce qui concerne les perfectionnements de l'arme et de la cartouche, et tactique quant aux exercices de tir et de discipline du feu.

2° S'arranger de manière à ce que les fantassins puissent porter *sur eux* beaucoup plus de cartouches que maintenant, soit jusqu'à 150, comme le firent les Turcs au moyen de cartouchières supplémentaires, de mode circassienne ou autre, et à pouvoir encore en distribuer sur la ligne même du combat. A cet effet l'on proposerait d'alléger l'équipement ordinaire du soldat et de donner à chaque *compagnie* un certain nombre de chevaux ou mulets portant à dos des caisses ou sacs de cartouches à raison de 100 cartouches par homme; cela outre les caissons de parc.

3° Fournir aussi aux hommes et aux compagnies, au moyen de deux mulets par compagnie, un nombre suffisant d'outils de pionniers pour fortifications improvisées et s'y exercer souvent en temps de paix.

4° Ajouter à l'artillerie de campagne actuelle des pièces de plus fort calibre et de plus grande portée que celles qu'avaient les Russes, dont le 4 livres et même le 9 livres ont souvent été insuffi-

[1] Voir notamment le compte-rendu d'intéressantes et instructives conférences faites par M. le capitaine Needham au Royal United Service Institution sur les « Enseignements de la dernière guerre, » et par M. le capitaine Trotter, à Chatam. sur la campagne d'Arménie.

sants; c'est ce que la Russie a déjà reconnu en réarmant son artillerie de pièces de 7 cm., tirant un obus de 28 livres. En même temps rendre plus mobile l'artillerie légère de campagne.

De tout cela il paraît qu'on peut, en thèse générale, conclure qu'après comme avant la guerre de 1876-1878, il reste constant que les armes à feu, canons ou fusils, à grande portée peuvent avoir des avantages réels, toutes choses égales d'ailleurs, sur celles de portée moins grande; que des colonnes d'infanterie ou de cavalerie doivent se tenir à bonne distance ou à couvert des lignes de feux, et ne les assaillir qu'après avoir préalablement paralysé l'action efficace de ces feux soit par des feux supérieurs soit par des mouvements tournants, soit en abrégeant, par la sape et la pelle ou par les couverts naturels, la distance dangereuse à parcourir; ce qu'on sait depuis longtemps en Russie, malgré les traditions de Souvarof. Qu'enfin les masses assaillantes, lesquelles fournissent et fourniront toujours le coup décisif final, doivent de plus en plus diminuer leur surface et leur profondeur, s'organiser en petites colonnes à intervalles, comme tous les règlements européens le prescrivent; ce qui était déjà recommandé par Jomini dans son *Traité des grandes opérations*, de 1807, et dans le *Précis de l'art de la guerre*, de 1838, sous la forme de colonnes de demi-bataillons ou de tiers de bataillons.

Il est vrai que cette formation morcelée, aujourd'hui réglementée en colonnes de compagnies, offre l'inconvénient d'être beaucoup plus difficile à manier que les anciennes colonnes de bataillons, surtout avec de forts effectifs de brigade, de division et de corps d'armée, comme le sont ceux de l'armée russe.

Après quelques mouvements par échelon en avant ou en arrière, et quelques changements de front totaux ou partiels, les distances se perdent, les échelons se confondent, les unités se mêlent, et bientôt, surtout sous un feu meurtrier, la somme des *petits paquets* arrive à ne plus former, malgré tous les efforts des chefs et tous les refrains de corps, que deux ou trois masses plus ou moins confuses, deux ou trois cohues, obéissant au sentiment qui les domine ou à l'exemple des chefs les plus en vue plutôt qu'aux ordres réguliers. En agissant ainsi, et en se lançant en avant, on fait revivre, par la force des choses, la vieille tactique de Souvarof, et souvent pire, car on a les mêmes lourdes masses, mais sans la bonne direction qui aurait pu leur être donnée dès le début.

C'est à prévenir de tels contretemps, fréquents aujourd'hui autant que funestes, que la tactique moderne doit tendre, et ce n'est que quand elle en aura eu raison, qu'elle aura définitivement fondé l'ère nouvelle amenée par le prodigieux accroissement de puissance des feux au moyen des dernières inventions techniques en matière de canons, de fusils et de projectiles.

D'où nous concluons, pour terminer :

1° Que tout Etat doit constamment maintenir son armement à la hauteur et si possible au-dessus de celui des Etats voisins; ce qui, négligé dans l'armée russe comme dans bien d'autres armées, a

fait découvrir à leurs officiers une « ère nouvelle » en Turquie à l'égard du tir.

2° Que l'armement le plus perfectionné n'est pas tout; qu'il faut aussi que les troupes, les états-majors, les hommes d'Etat, se tiennent à la hauteur de la manière de s'en servir; ce qui ne fut réalisé qu'en faible partie par la Turquie, et moins par son mérite que par les fautes accidentelles, c'est-à-dire par les assauts imprudents de ses adversaires. »

ACQUISITION DE MATÉRIEL DE GUERRE

(Suite.)

Matériel de guerre.

A. ETAT-MAJOR DE L'ARMÉE

Caisse de bureau pour les états-majors de 25 régiments et de 8 parcs de division, à 80 fr. . . . . fr. 2,640 —

Les états-majors des régiments d'artillerie et des parcs de division ne possédaient pas de caisses de bureau jusqu'à ce jour ; nous proposons en conséquence d'en faire l'acquisition complète en 1880.

B. INFANTERIE

a. Equipement de corps.

2080 pelles Linnemann avec etui et courroie, à 4 fr. .	fr.	8,320
1600 caisses à munition, à 3 fr. 20	»	5,120
14 drapeaux de bataillon, à 150 fr.	»	2,100

Dans le budget de l'année dernière, vous avez accordé le crédit nécessaire pour l'acquisition de pelles Linnemann, pour l'équipement d'une division. Nous demandons en conséquence pour l'année 1880 de pourvoir une seconde division de cet outil indispensable en campagne et de continuer ainsi chaque année jusqu'à ce que toutes les divisions de l'armée soient en possession de cet outil.

Avec le crédit demandé, on pourra achever la fabrication des caisses à munition qui a été commencée l'année dernière pour la munition de poche de l'infanterie. Le chiffre demandé pour les drapeaux de bataillon servira à en compléter le nombre.

b. Matériel d'école.

a. Complétement du matériel d'instruction dans les divers arrondissements	fr.	2,500
b. Essais de matériel de transport pour la munition d'infanterie	»	500
	fr.	3.000
	fr.	18,540

Le crédit demandé sous lettre *a* est le même que l'année dernière et sert à acquérir des instruments pour l'instruction du tir, à augmenter les bibliothèques des places d'armes, etc.

Les essais mentionnés sous la lettre *b* serviront à résoudre la question du ravitaillement de la munition, c'est-à-dire à découvrir le meilleur